

L'odyssée d'un officier bernois en 1565

PAR PETER BALSIGER

Le premier Suisse à mettre le pied sur terre américaine trouva une mort affreuse dans ce lointain pays. Theobald d'Erlach, officier bernois de 24 ans, au service du chef huguenot français, l'amiral de Coligny, mourut en 1565 sur les bancs de sable de ce qui est aujourd'hui Saint Augustin, en Floride, massacré pour sa foi calviniste par les soldats du roi d'Espagne.

En qualité d'adjudant du commandant, d'Erlach avait pris part à une expédition dont l'objectif était la fondation d'une colonie sur la côte de Floride - refuge au-delà des mers pour les Huguenots, cruellement persécutés en France à l'époque.

Après un voyage de trois mois, les 80 Français embarqués à bord de trois navires, se trouvèrent, aussitôt débarqués en Amérique, aux prises avec les tribus indiennes. L'hostilité des Peaux-Rouges et le manque de vivres les forcèrent finalement à renoncer à la colonie et à lever l'ancre.

A peine la flottille avait-elle repris la mer que se leva une violente tempête. Au bout de cinq jours de lutte contre les éléments, les navires se brisèrent sur la côte. Privés d'armes, de nourriture et d'eau potable, les survivants finirent par être découverts par une flotte espagnole. Leur religion calviniste fit considérer ces misérables rescapés par le général espagnol comme des ennemis de l'Etat. Il fit ligoter, puis exécuter les Français. Parmi les victimes se trouvait également le jeune Theobald d'Erlach, premier Suisse sur sol américain.

La véritable émigration des Suisses commença au début du XVIIe siècle. La réputation du « pays aux possibilités illimitées » étant parvenue en Suisse, de tous les coins du pays des individus isolés ou de petits groupes se mettaient en route pour le pénible voyage.

Au début, les autorités helvétiques ne firent pas grande attention à ces émigrants. La

plupart du temps, elles y voyaient un moyen de maîtriser la surpopulation ou d'échapper aux éléments indésirables, tels que les criminels ou les chômeurs.

Mais, voyant ce mouvement prendre de plus en plus d'ampleur, certains cantons promulguèrent des lois restrictives. C'est ainsi que le canton de Berne fut obligé de freiner l'émigration à plusieurs reprises vers le milieu du XVIIe siècle et décida même de la soumettre au contrôle de l'Etat. En 1663, Berne envoya en Amérique un ambassadeur chargé d'y préparer un territoire accueillant pour les Bernois.

Au XVIIIe siècle, Berne commença à organiser l'émigration de façon systématique : en 1710, elle chargea le patricien Christoph de Graffenried de fonder une colonie dans l'actuel Etat de Caroline du Nord, au bord du fleuve Potomac, qui serait appelée Berne. Pour Graffenried, alors âgé de 49 ans, qui avait passé dans sa jeunesse quel-



Massacre en Floride

que temps à la Cour royale de Londres, et pour les beaux yeux duquel la reine Anne avait soupiré (elle le nomma plus tard landgrave de Caroline et baron de Bernburg), cette mission arrivait à point. En effet, peu de temps auparavant, il avait dû renoncer à son poste de bailli d'Yverdon à cause de difficultés financières. En 1710, Graffenried s'embarqua pour le Nouveau Monde avec 650 émigrants, dont 156 Suisses. La moitié de ces gens moururent toute-

L'Amérique, pays aux possibilités illimitées, a attiré 48 millions d'immigrants. Parmi eux se trouvaient des centaines de milliers de Suisses. Qui étaient-ils, pourquoi ont-ils quitté leur patrie et que sont-ils devenus? C'est là le thème de notre nouvelle série



Tout d'abord, les Peaux-Rouges témoignèrent du respect et de l'estime aux Huguenots venus de France. Parmi eux se trouvait le Bernois Theobald d'Erlach (de dos, le cinquième en partant de la droite). Mais les relations s'envenimèrent et les Peaux-Rouges chassèrent les Français

Les Suisses en Amérique (1)

fois durant cette traversée de treize semaines, la plupart n'ayant pu supporter la nourriture inaccoutumée, consistant surtout en viande fortement salée.

La malchance continua à poursuivre les émigrants après leur arrivée à destination. L'un de leurs navires, chargé de toutes leurs provisions, fut capturé par un pirate français, une partie des survivants mourut d'une fièvre mystérieuse, vraisemblablement causée par la consommation abusive de fruits sauvages.

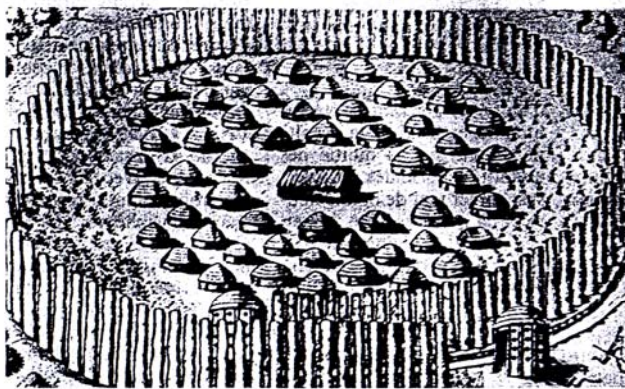
Graffenried dut constater qu'une fraction seulement du territoire alloué par le Gouvernement de Londres avait été mise à la disposition de ses gens.

Lorsque, de surcroît, les émigrés commencèrent à subir de continuelles attaques de la part des Indiens, Graffenried découragé se mit en devoir de chercher une nouvelle région pour fonder sa colonie. En 1713, trois ans après son départ, il retournait à Berne.

Cependant, la colonie fondée par lui, première colonie suisse sur sol américain, se développa malgré les difficultés rencontrées au début, et cinquante ans plus tard « New Bern » prenait le statut de cité.

En 1718, un Neuchâtelois, le colonel Merveilleux, entreprit une nouvelle tentative d'émigration. Ses gens s'établirent sur le Mississippi, en Louisiane française. La plupart des hommes s'engagèrent dans le régiment colonial du Soleurois Anton Karrer, stationné en Louisiane au service du gouverneur français.

Plus tard, le Neuchâtelois Jean-Pierre Purry, qui avait fait fortune au service de la Compagnie des Indes française et puis dans le commerce des vins, se révéla un excellent agent de propagande. A 55 ans, à la fin de 1730, il s'embarqua pour la Caroline du Nord avec un petit groupe d'émigrants et y fonda la ville de Purrysburg. De retour à Londres, il réussit à obtenir du gouvernement l'allocation



Après avoir débarqué, les Huguenots construisirent un petit fort à l'intérieur d'une enceinte nommée Fort Caroline. Mais ils durent l'abandonner faute de vivres et aussi de munitions



Peinture représentant l'arrivée en Caroline du Nord de Christophe de Graffenried à la tête des nouveaux colons venus de la vieille Europe, en l'an 1710

d'un nouveau territoire, entreprenant ensuite de battre le rappel dans toute la Suisse pour son Purrysburg, qu'il vantait comme une nouvelle Terre Promise où « le Suisse vivrait désormais heureux et sans nostalgie pour son pays ».

Ses promesses firent accourir des centaines de compatriotes dans sa ville américaine. Mais ceux qui allèrent chercher fortune à Purrysburg furent cruellement déçus. « Cette ville célèbre dans le monde entier », rapporte un certain Monsieur Hilti, chirurgien et ingénieur, qui visita Purrysburg en 1735, « consistait simplement en un bois parsemé de quelques misérables huttes. » Il n'avait pas vu trace des fortifications et des canons dont on avait fait tant de cas en Europe. Les gens étaient logés dans des cahutes primitives.

Un certain Jacob Müller écrivait de Purrysburg en 1735 : « Je vous le dis, quelle que soit la peine que vous ayez pour vous nourrir en Suisse, pour l'amour du ciel, restez chez vous ! Car, vous seriez misérablement trompés, comme nous l'avons été nous-mêmes. » Les tentatives faites par les Suisses aux XVIIe et XVIIIe siècles pour prendre racine en Amérique se soldèrent souvent par des échecs. Mais ce n'était que le début d'une aventure qui allait finalement conduire des centaines de milliers de Suisses dans le Nouveau Monde.

Peu après 1730 déjà, le mouvement d'émigration prit une forte extension, dans les cantons protestants surtout. Les autorités renforçèrent les mesures de restriction : la police mettait en prison les employés des agences d'émigration : on ouvrait les lettres venant d'Amérique, pour étouffer les bonnes nouvelles et répandre les mauvaises, afin d'effaroucher la population : la taxe d'émigration fut doublée (jusqu'à 5% de la fortune) : les dettes des émigrants cessèrent d'être au-



Massés sur les quais du Havre, les émigrants, de pauvres gens pour la plupart, font leurs adieux au Vieux Continent

”Pour l'amour du ciel, restez en Suisse!”

tomatiquement effacées. Seuls les plus pauvres, les criminels et les invalides, reçurent l'autorisation de partir pour l'Amérique.

Avant 1790, environ 25 000 Suisses s'étaient établis sur la côte Est américaine. Un nombre au moins aussi grand émigra entre 1790 et 1860 aux États-Unis devenus indépendants.

L'année 1920 marqua l'apogée de la population suisse aux États-Unis : 376 000.

Mais qui étaient ces gens qui abandonnaient la Suisse par centaines de milliers pour trouver une nouvelle patrie en Amérique ? Qu'est-ce qui les poussait vers un avenir aussi incertain ?

L'une des causes principales de l'émigration fut la fréquence des mauvaises récoltes, qui causaient des problèmes de ravitaillement. Un exemple : l'année 1811 avait apporté une récolte extraordinairement abondante. Après quoi, il y eut une succession de mauvaises récoltes. L'hiver de 1815-16 fut exceptionnellement rude : les semailles

d'automne gelèrent. L'été fut humide et froid et la récolte ne donna que la moitié des quantités normales. Là-dessus, l'hiver vint de bonne heure : à la mi-novembre, la neige couvrait la plaine, une partie de la récolte ne put être rentrée. Le manque de fourrage causa l'abattage prématuré des porcs. La pénurie de produits alimentaires fit monter les prix, pain et pommes de terre surtout qui, jusqu'à une période très avancée du XIXe siècle réclamaient 50 à 70% de l'argent du ménage. Le prix du pain doubla d'un seul coup. Celui des patates quadrupla. En revanche, les salaires baissaient : un tisseur de coton ne gagnait en 1817 que 3 à 6 schillings pour 12 heures de travail et plus, alors que 500 g de pain coûtaient de 11 à 12 schillings. Désespérés par les mauvaises récoltes, la cherté de la vie et le

C'est un patricien qui fonda la première colonie suisse en Amérique

chômage, environ 3000 Suisses quittèrent leur patrie en ces temps difficiles.

Un second exemple démontre que le motif de l'émigration était souvent la perte de l'emploi. Dans les années 1840, plus de 1400 personnes, environ le vingtième de la population totale du canton de Glaris, émigrèrent en Amérique. Motif : la fabrique de tissage à main, qui faisait vivre la moitié des habitants, avait fait faillite lorsque les étoffes bon marché tissées à la machine envahirent les marchés européens.

Le troisième exemple désigne la contrainte sociale comme une autre cause importante de l'émigration. Enfreindre les règles sociales souvent rigides et sans pitié signifiait s'exposer aux représailles du système établi. Des milliers de Suisses préférèrent quitter leur pays pour recommencer une nouvelle vie outre-Atlantique.

On peut lire dans un rapport d'un prêtre de Klotten : « Anna Kern, épouse de Jacob Brunner, ayant traîtreusement abandonné son mari, s'est rendue avec ses deux enfants en Caroline, accompagnée de Herr Götschi. »

De Neftenbach, en l'an 1744 : « Hans Ulrich Hagenbucher, âgé de 41 ans, est parti pour la Caroline avec sa femme et ses trois enfants, parce que, ayant blasphémé Dieu au printemps dernier, il avait non seulement reçu une punition sévère, mais avait également été obligé d'écouter un sermon spécialement adressé à lui du haut de la chaire. A la suite de quoi, il avait honte de continuer à vivre parmi les gens d'ici. »

Des mesures officielles prises au milieu du XIXe siècle provoquèrent une nouvelle vague d'émigrations. La mauvaise situation économique générale était particulièrement sensible dans le canton de Soleure. L'installation de fabriques de textiles anéantit le tissage à main du lin, qui occupait 1200 person-

nes en 1850 dans ce canton. Cela mena à un excédent de main-d'œuvre et à la baisse des salaires correspondante. Cette conjoncture grevait beaucoup de communes de lourdes charges sociales, auxquelles elles espéraient échapper par l'encouragement officiel de l'émigration. Les communes dépensèrent donc des sommes considérables pour le soutien des émigrants, en leur payant le voyage jusqu'à New York et en leur allouant, en outre, une somme de 16 à 30 francs pour leur établissement.

Un dernier exemple enfin, nous montre l'origine religieuse de l'émigration.

Aux XVIIIe et XIXe siècles, environ 8000 anabaptistes d'origine suisse émigrèrent en Amérique. Leur croyance est, sur bien des points, diamétralement opposée aux dogmes catholiques et réformés :

- La religion anabaptiste enseignait que la vraie Eglise était exclusivement une communauté d'élus qui s'étaient détournés du monde pour se soumettre entièrement à la volonté divine par l'acte du baptême. Le baptême des petits enfants était pour eux un blasphème, seuls les adultes étant capables de choisir une nouvelle vie.

- L'Eglise et l'Etat étaient à leurs yeux des entités irréconciliables, l'Eglise étant une création de Dieu, tandis que l'Etat était une invention de Satan.

Les anabaptistes allèrent chercher en Amérique un refuge contre la prison, l'exil et l'exécution par lesquels eux et leur religion devaient être exterminés du Vieux Continent.

La semaine prochaine :

*« Au secours, nous sombrons !
Quand les émigrants
traversaient l'Atlantique
au péril de leur vie*

Sur l'Atlantique, la mort guettait des milliers d'émigrants

PAR PETER BALSIGER

Une aventure était partagée par tous les émigrants, quel que fût le motif qui les poussait à partir pour l'Amérique ou la classe sociale à laquelle ils appartenaient, qu'ils fussent riches ou pauvres, criminels ou intellectuels pourchassés, chômeurs ou aventuriers.

Cette expérience commune était la traversée de l'Atlantique.

Dès le début de l'émigration, on entendit raconter des histoires terrifiantes sur ces voyages. Le chapelier Märk, embarqué en 1817 à bord du navire, mal nommé, « Good Hope » (« Bon Espoir »), écrivait : « Le manque de vivres, les remèdes insuffisants, la cruauté du capitaine et la maladie contagieuse d'une famille de passagers causèrent bientôt la propagation d'une méchante fièvre nerveuse. Et, lorsqu'il n'y eut plus, par adulte et par jour, que la valeur d'un verre à eau de soupe, les gens tombèrent comme des mouches. Tous les jours on jetait des cadavres pardessus bord. A la fin, il ne restait plus une seule personne en bonne santé. Mais notre détresse devait encore grandir. Un beau jour, lorsqu'on voulut procéder à la distribution d'eau, on constata qu'une trentaine de tonneaux avaient crevé et qu'il n'en restait que deux entiers. On ne nous donna donc plus d'eau. Pour finir, les matelots eux-mêmes tombèrent malades, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que trois. » La traversée du « Good Hope » se solda par la mort de 82 passagers sur 350. Les navires de passagers de ce temps-là étaient divisés en trois compartiments : tout en bas se trouvait la cale, où l'on entreposait les vivres, les bagages et les munitions. Le second compartiment, dont le plancher correspondait en général à la ligne de flottaison du navire, était le redoutable entrepont. C'est là que voyageaient la plupart des passagers, dans des réduits étroits au plafond bas, entassés com-

me du bétail. Le troisième compartiment était le pont, à l'arrière duquel se trouvaient la cabine du capitaine et celles des émigrés aisés.

Un émigrant, passager de l'entrepont, écrivait en 1851 : « Il règne une saleté indescriptible dans cette foule de gens pressés comme des harengs. L'un vomit, pendant que l'autre ne peut s'écarter. On ne peut même pas se tenir debout dans les entreponts, car le moindre petit espace est occupé ou utilisé comme passage. » Il se plaignait également de la grossièreté et de la brutalité qui régnaient à bord, de même que des ivrognes « qui faisaient du scandale de jour comme de nuit ». L'entrepont des passagers de troisième classe mesurait en tout 23 mètres de long, 6 mètres de large et 1 m 75 de haut. Six adultes devaient se partager une couche large de 3 mètres et longue de 1 m 50. La plupart du temps, la nourriture à bord était de mauvaise qualité. En 1815, l'Agence d'émigration « Beck und Herzog » avait beau se vanter que « la nourriture que nous fournissons pour le voyage est fraîche, appétissante et plus que suffisante pour la durée de la traversée et l'appétit le plus exigeant ».

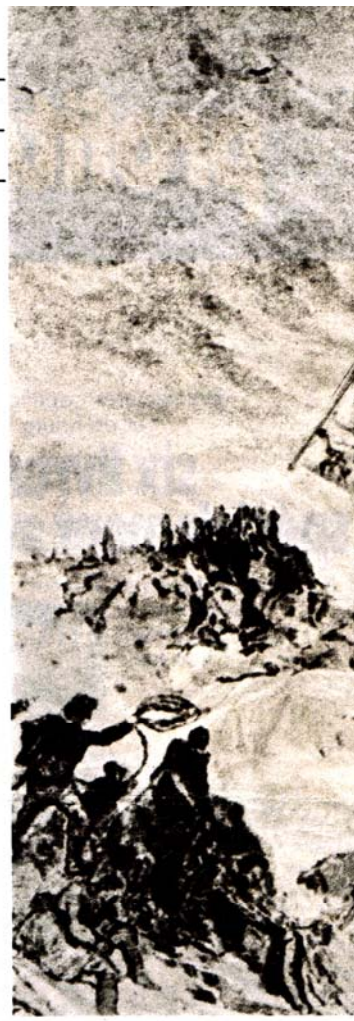
Par contre, un paysan du canton de Bâle-Campagne, Jakob Thommen, disait : « Les armateurs ne tiennent pas leurs promesses. On est obligé de se procurer soi-même le pain, le vin, la farine, les fruits secs et le sucre. Je me repens souvent d'avoir entrepris ce voyage interminable et ne conseillerais à personne d'en faire autant... » Quant à l'émigrant Vinzenz Godt, d'Altdorf, il écrivait en 1807 : « On s'approvisionne pour six mois à Amsterdam, mais il vaudrait mieux le faire en Suisse, où l'on peut se procurer des fruits secs et du beurre fondu, articles des plus commodes à bord d'un bateau, et plus agréables pour ceux qui ne connaissent pas les voyages en mer que la viande salée quotidienne,

comme celle des matelots, qui donne le scorbut et la gale. » Vinzenz se plaignait, lui aussi, des conditions hygiéniques : « Montant du fond de la cale, les poux attaquent les passagers. Pour lutter contre ces derniers, le remède suivant s'est révélé fort efficace : du mercure, bien broyé dans un verre et mélangé à du saindoux, étalé sur tout le corps une fois par semaine. Pour nettoyer à fond les vêtements avant de débarquer, les matelots utilisent l'urine, qui se trouve être la lessive la plus puissante, faisant disparaître taches et vermine. »

Jusqu'à vers 1800, les voiliers jaugeaient entre 300 et 800 tonneaux. Au XIXe siècle, on construisit des navires de plus en plus grands, jaugeant jusqu'à 2000 tonneaux et pouvant transporter 1000 passagers.

Au début des années 1840, les chantiers d'Amérique du Nord construisirent le Clipper : ce voilier construit pour le transport des émigrants à travers l'Atlantique, effectuait la traversée en 24 jours (Colomb mit 71 jours en 1492 et la durée moyenne du voyage au XVIIIe siècle était de 45 jours).

La traversée de l'Atlantique en voilier était une entreprise



L'enfer de la traversée

dangereuse. Dans l'Atlantique Nord, par exemple, les bateaux risquaient de se trouver soudain confrontés à un iceberg. La collision avec cette masse énorme pouvait faire sombrer le navire, comme le démontre le message suivant, trouvé dans une bouteille sur la côte Anglaise en 1861 : « A bord du « Pacific », de Liverpool à New York. Le bateau coule. Grand branlebas à bord. Les icebergs nous en-

Les naufrages, les épidémies, une promiscuité inhumaine faisaient de la traversée de l'Atlantique un constant combat contre la mort



A la suite de tempêtes effroyables, d'innombrables voiliers sombrèrent corps et biens durant la traversée de l'Atlantique. Il arrivait aussi qu'ils se heurtent à des icebergs qui éventraient leur coque

Les Suisses en Amérique (2)

tourent de toutes parts. Je sais que je n'en sortirai pas vivant. Je rapporte la cause de notre naufrage pour que mes amis ne demeurent pas dans le doute. Que celui qui trouve ceci veuille bien le faire connaître.» Le message était signé par un certain W.M. Graham.

Un autre danger était la foudre. C'est ainsi que le voilier « William Nelson » brûla corps et biens en pleine mer en juillet 1856, sur la route d'Anvers à New York. Le bateau avait 480 passagers à bord, dont un petit nombre fut sauvé. Sur les 176 Suisses, 24 seulement survécurent.

Les calmies pouvaient également être fatales aux voiliers. Non seulement, elles prolongeaient le voyage, ce qui pouvait conduire à une pénurie de vivres et même à la famine, mais elles causaient la détérioration rapide des provisions.

Un exemple pour illustrer le taux de pertes en navires : selon les statistiques officielles, 13 657 naufrages se seraient produits entre 1851 et 1862 sur les côtes anglaises et irlandaises, faisant 8775 victimes. Mais le plus grand danger était celui des épidémies qui éclataient souvent durant la traversée. Les maladies les plus fréquentes pendant un voyage en mer étaient :

- le scorbut, causé par la carence de vitamine C dans le régime ;

- la varicelle et la petite vérole qui, depuis le XVIII^e siècle, menaçaient surtout la vie des enfants sur les bateaux d'émigrants ;

- entre 1830 et 1870, de nombreux navires furent atteints par le choléra.

Le taux des cas de maladie et de la mortalité était particulièrement élevé lorsqu'il y avait foule dans les ports d'émigration. Il s'ensuivait l'emploi de bateaux hors d'état de tenir la mer, l'engagement de capitaines incapables ou brutaux et le stockage de vivres avariés ou insuffisants. En été 1847, par exemple, l'année de la grande disette en Irlande du Sud, 5293 parmi les 98 105

SUITE AU VERSO



Au début du siècle, les émigrants, à leur arrivée à New York, étaient immédiatement soumis à un contrôle sanitaire particulièrement sévère, afin d'éviter les épidémies

La plupart des passagers étaient parqués dans le redoutable entrepont, entassés comme du bétail, dans une promiscuité insoutenable

Dans l'entrepont des voiliers, les émigrants étaient entassés comme du bétail

SUITE

émigrés irlandais moururent en mer. 8072 en quarantaine et 7000 autres à l'arrivée. Les soins donnés aux malades semblent avoir été fort limités sur la plupart des voiliers, ce qui rendait mortelles les maladies les plus bénignes. L'aide médicale qualifiée était rare. Extrait de la lettre d'un émigrant : « Dans tous les

contrats de navigation, on trouvait la mention : « Médecin compétent à bord. » Encore une tromperie. Moi, tout au moins, je n'ai jamais vu de médecin sur notre bateau. Le contrat disait aussi : « Pharmacie gratuite. » En fait, de pharmacie, il y a deux onguents et une grande quantité de sel amer (sulfate de ma-

gnésie). Ce dernier est largement utilisé pour toute maladie. » Lorsque quelqu'un mourait, on jetait immédiatement le cadavre à la mer. Le Suisse Mathias Dürst décrit, en 1845, une pareille scène d'ensevelissement : « Nous avions deux victimes à déplorer ce jour-là. La première, Anna

Beglinger, après avoir souffert mille morts pendant des jours, rendit l'âme à 3 heures de l'après-midi. Elle fut cousue dans un drap grossier, dans lequel on versa à ses pieds trois seaux de sable, pour qu'elle coulât plus rapidement.

Nous la portâmes sur le pont supérieur et la couchâmes sur une planche. Puis, on fit la lecture des deux premiers versets du « Psaume 143 ». Notre chef Grob prononça la prière en usage chez nous, et c'est ainsi qu'une heure après sa mort elle fut plongée dans les flots où elle ne sera pas sujette à la putréfaction et ne devra pas rassembler ses ossements au jour du Jugement dernier. Le même jour, mourut l'enfant de 6 mois d'Heinrich Stauffacher. On le ficela dans un coussin et le déposa pendant la nuit dans une petite auge qui se trouvait sur le pont. Le lendemain matin on le livra à la mer avec le même cérémonial. »

Cuisiner était particulièrement difficile pour les passagers de l'entrepont, « par manque de place, d'une part, on était obligé d'attendre son tour pendant des heures, d'autre part, on risquait à tout moment d'être renversé par les mouvements du bateau, enfin le mauvais bois fumait abondamment. »

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le transport des émigrants se fit de plus en plus sur des bateaux à vapeur. En 1880, il y avait des paquebots de plus de 100 mètres de long, capables de transporter 1500 passagers. Leur taille ne cessant d'augmenter, le plus grand bateau construit avant la Première Guerre mondiale, jaugeant 52 000 tonneaux, l'« Imperator », mesurait 314 mètres de long et plus de 30 mètres de large. Il disposait de 700 places de première classe, 600 places de seconde et 1000 places de troisième. L'entrepont avait encore 1800 places.

La semaine prochaine :

Amère déception : une existence souvent pire que dans la mère patrie

Néocide®

la solution élégante pour se débarrasser des insectes

- inodore, discret
- agit pendant 7 semaines
- coûte moins que Frs 5.-

Groupe toxique 4 et 5
Observer la mise en garde figurant sur l'emballage

CIBA-GEIGY

"Les Indiens sont bruns, affreux et sans foi..."

PAR PETER BALSIGER

La propagande en faveur de l'émigration avait souvent décrit l'Amérique comme un pays aux possibilités illimitées, un pays où l'argent se ramassait dans la rue et les pigeons vous tombaient tout rôtis dans la bouche. Il est vrai que les guides officiels pour émigrants et la campagne d'information menée au cours du XIXe siècle avaient montré aux Suisses désireux de s'expatrier une image un peu plus réaliste de l'Amérique. Mais il n'en demeure pas moins que ceux qui voulaient quitter la Suisse pour s'établir dans le nouveau pays étaient convaincus que la vie serait meilleure là-bas que dans leur vieille patrie. L'était-elle en réalité ?

« Les nouveaux arrivants se trouvent dans une situation très pénible », écrivait Heinrich Naef en 1735, de Purrysburg en Caroline du Sud. « Il n'y aura bientôt plus un seul Suisse qui ne désire retourner chez lui. La détresse est très grande. On trouve ici tant d'enfants orphelins de père et de mère. Quand nous aurons survécu dix ans, ce sera peut-être mieux, ou pire... »

A l'âge de 50 ans, le Grison Bartholomäus Ragatz avait émigré en 1842 au Wisconsin avec toute sa famille. Le premier hiver fut effroyable : les enfants passaient des journées entières tout habillés dans leur lit, car, en dépit du feu qui brûlait dans la cheminée, l'eau gelait dans les casseroles sur le fourneau. Selon les dires de son fils, Ragatz père était d'humeur « très mélancolique ». Il perdait courage et ne cessait de répéter : « Dire que nous sommes venus dans ce pays maudit ! Nous aurions mieux fait de rester dans notre bonne vieille Suisse. Vous ne seriez pas en train de grelotter maintenant. »

Au bout de quelques jours, quelques semaines ou quelques mois, bon nombre de Suisses émigrés étaient obligés de reconnaître qu'ils avaient été victimes d'une escroquerie. Ils se mettaient à comparer leur situation à celle qu'ils avaient laissée derrière eux, et à peser le pour et le contre. Beaucoup reprirent le chemin de la patrie, d'autres se suicidèrent ou perdirent la raison.

Une grande majorité d'émigrants accepta cependant le

« défi américain ». Ils se mirent au travail avec la ténacité, la discipline et la prévoyance qui ont toujours caractérisé les Suisses.

La plupart des émigrés devaient tenter de trouver pour s'établir un endroit favorable dans les régions en construction, pas trop éloigné des villes grandissantes. Les régions périphériques habitées par les Blancs et celles menacées par les incursions des Indiens et les maladies n'étaient pas à recommander, car « s'établir là-bas signifie sacrifier sa santé et peut-être même sa vie », comme il était dit dans le guide pour émigrants. Il fallait également éviter les terres trop basses, de même que celles situées au voisinage des marais ou aux confluent des rivières et des fleuves. « Même si ces endroits semblent les plus attrayants pour le nouvel arrivant, ce sont les plus dangereux, les fièvres qui les hantent en faisant de véritables cimetières. »

Le guide des émigrants conseillait également la prudence en matière d'achat de terrain ou de toute autre négociation entreprise par le nouveau venu, « la tromperie et la cupidité nord-américaines revêtant trop souvent le masque de l'amitié, afin de dépouiller le malheureux étranger de ses quelques sous et de ses chances futures. »

Après avoir choisi le lieu de résidence, il convenait de s'assurer au plus tôt d'un toit et d'une première récolte pour le prochain hiver. Au cas où ils avaient acquis un terrain vierge, les émigrés devaient entreprendre la construction « d'une maison d'habitation rudimentaire en poutres mal équarries ou en troncs d'arbres, et d'un abri encore plus précaire pour une vache ou quelques chevaux », de même que le déboisement et le défrichement des terrains d'alentour.

Acheter ou affermer des terres, les cultiver et les agrandir – tel était le lot commun des émigrés. Mais qu'advenait-il de ceux qui n'avaient ni envie ni aptitudes pour cultiver la glèbe ?

Dans une lettre de 1817, un émigrant suisse de Philadelphie se lamente sur son sort : « La nostalgie de cette partie du monde s'est



Les Indiens attaquent

Premiers habitants de l'Amérique, les Indiens furent chassés sans pitié, comme des chiens hors de leur niche par les Blancs qui venaient d'émigrer d'Europe. Ils étaient délogés par des ruses habiles ou de sanglants massacres. Des millions d'émigrants s'installèrent ainsi sur les territoires libérés, constamment menacés par les raids des « Peaux-Rouges », les épidémies et par une nature très souvent hostile



Terrains à acheter ou à louer pour y bâtir et s'agrandir, tel était de lot des émigrants venus de Suisse. En haut, à g., une de ces familles. Mais souvent les Indiens autochtones s'opposaient par les armes à la colonisation des « Visages Pâles » (à droite, en haut)

calmée maintenant. Mais les illusions des voyageurs n'étaient que de vagues promesses. Chacun se rend compte à quel point il est difficile de gagner son pain ici. A mon avis, on le gagne au moins aussi bien en Europe. Les négociants qui désirent faire des affaires trouvent rarement à se caser. » Il parle de négociants qui n'avaient pas appris d'autre métier, de gens qui « dépensent leur argent en six ou huit mois et se trouvent ensuite démunis, d'autres qui s'engagent comme serviteurs et valets, d'autres encore qui achètent des marchandises pour les colporter de porte en porte à la campagne. Les artistes de tout genre ne se débrouillent pas mieux ici, dit-il, car le pays est totalement dépourvu de sens artistique. » Un cas typique est celui du professeur Johann Jakob Rütlinger, qui s'installa à Lancaster en 1823. Un intellectuel comme lui ne trouva aucun emploi adéquat dans sa nouvelle patrie. Il s'essaya donc à

Les Suisses en Amérique (3)



chaussures, à manier le rabot et le marteau à forge. » Lorsque des paysans allemands voulurent fonder une école dans les environs, Rütlinger se proposa comme instituteur. Mais il n'avait qu'une classe de huit à dix enfants. « Je ne sais combien cela va durer. Je finirai par être promu ramoneur, ramoneur et chiffonnier. » Il ne perdait cependant pas l'espoir d'être un jour à même de s'acheter « une plantation de 200 acres de terrain ».

Celui qui voulait s'établir comme artisan ou exercer un métier en Amérique, déchantait bientôt. Les corporations n'étaient pas obligatoires comme en Suisse, et il n'existait pas d'examen de fin d'apprentissage ou de maîtrise, mais la concurrence était plus forte et les techniques différentes. La raison d'être de toute entreprise était le profit. Les émigrés suisses durent apprendre avant tout à travailler plus vite, pour ainsi dire deux fois plus vite qu'ils n'avaient coutume de le faire en Suisse. « L'Américain ne songe qu'au profit », se plaignait un émigré suisse. « Il ne cesse jamais de penser à l'argent et ne recule devant aucun moyen de l'acquérir. » Il se souvenait avec mélancolie des réunions entre amis à l'auberge, qui « ont complètement disparu ici. Car, on n'entre au cabaret que pour se rafraîchir rapidement. On ne s'assied jamais. Sans prononcer un mot de plus qu'il ne faut pour commander une boisson, on l'avale d'un seul coup et disparaît ensuite à la poursuite des affaires. » Celui qui débarquait sans le sou en Amérique était, en général, obligé de chercher du travail dans le port même où il avait débarqué. Une lettre de 1829 dépeint le sort d'un groupe d'émigrants pauvres : « Les uns furent recueillis par charité par des gens qui les employèrent à défricher et cultiver la terre en échange de leur seule nourriture. D'autres, se firent conduire en bateau à vapeur à l'intérieur des provinces éloignées où ils durent se débrouiller sans ressources dans des régions sauvages. Les femmes jeunes et fortes finirent par s'engager comme servantes, accomplissant les besognes les plus basses pour un salaire dérisoire. »

la reliure, pendant que sa femme cousait des bonnets et tricotaient des chaussettes. Elle fabriquait, en outre, des boîtes à chapeaux en carton. « Nous colportons ensuite tous ces objets fabriqués par nous de maison en maison. C'est ma femme qui accomplissait en général cette tâche. Elle s'y entendait mieux que moi », écrivait le professeur.

Au bout de quelques mois, le couple était de nouveau sans travail, car « les vieux livres étaient tous reliés et la plupart des dames étaient désormais pourvues de bonnets, de bas et de boîtes à chapeaux ». Ils tentèrent alors d'ouvrir une école de chant. Mais ce projet rapporta au couple plus d'ennuis que d'argent. L'ancien instituteur apprit ensuite à faire des chapeaux de paille, ce qui le remit à flot pour un temps. « Si cela continue, j'apprendrai à faire des robes, des pantalons et des

SUITE AU VERSO



Ils ont gardé toute leur actualité...

... les remèdes à base de plantes médicinales du curé-herboriste Künzle

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui cèdent à la tentation de recourir aux grands moyens pour combattre leurs petites indispositions. Pourquoi donc tirer tout de suite sa poudre aux moineaux? Si vous souffrez de malaises tels que fatigue générale, manque d'appétit, insomnie, nervosisme, etc., vous pouvez être soulagés par les remèdes à base de plantes médicinales du curé-herboriste Künzle: ils ont fait leurs preuves dans des millions de cas.

Des plantes médicinales en comprimés



Les plantes médicinales du curé-herboriste Künzle — concentrées en petits comprimés — peuvent être prises sans peine et sans préparation en tout temps et en tout lieu. Le système Lapidar du curé-herboriste Künzle en compte 17 compositions différentes dont chacune est prévue pour exercer un effet curatif spécifique.

Dans les pharmacies et drogueries



Depuis plus de 50 ans la marque de confiance pour les remèdes naturels

Douze louis d'or pour une jeune fille de Bâle

SUITE

Tous les autres, la plus grande partie du groupe, errèrent en mendiant, furent arrêtés par la police et conduits dans des dépôts de mendicité où on les faisait travailler dur pour leur nourriture quotidienne. Totalemment privés de liberté, ils ne peuvent quitter cet endroit, à moins qu'un citoyen de la ville ne soit disposé à fournir une caution. » Si un émigrant s'était engagé à travailler pour quiconque lui payait la traversée, son établissement était une question de chance. Les choses se passaient comme au marché d'esclaves: on « achetait » ces malheureux, qu'on transportait comme manœuvres bon marché dans les régions marécageuses infestées de fièvres, on séparait brutalement les membres d'une famille.

C'est ainsi qu'un émigré dit avoir assisté à « plusieurs ventes » et observé le cas suivant: « C'était une fillette de 13 ans du canton de Bâle, pour laquelle on paya 12 louis d'or pour garder pendant deux ans un petit enfant. » La fillette tomba sur de bons maîtres et fut libérée au bout de deux ans. Mais son père « était vieux et de mauvaise mine ». Au bout de quelques jours, le père et la mère furent vendus à leur tour « mais loin à l'intérieur des terres ». Ils n'avaient sans doute jamais imaginé chez eux qu'ils seraient un jour séparés pour ne jamais se revoir.

Les immenses territoires américains que des millions de Blancs étaient en train de s'approprier et d'aménager, appartenaient en fait aux Indiens. L'exemple suivant démontre comment les « Visages Pâles » s'emparèrent de leurs terres par la force et la ruse: Au début du XIXe siècle commença l'occupation progressive par les Blancs de ce que l'on appelle le Territoire du Nord-Ouest. En novembre 1804, lors d'une rencontre à Saint Louis, le représentant des Etats-Unis « acheta » par contrat à quelques chefs et subordonnés des tribus Sauk et Fox, originaires de ces contrées, en les enivrant au préalable, 50 millions d'arpents pour la somme ridicule de 1000 dollars. En vertu de ce contrat, les deux tribus indiennes ne pourraient demeurer sur leurs territoires que jusqu'au moment où les colons blancs les revendiqueraient. C'était ouvrir largement la porte à une brutale colonisation

blanche. Vingt-cinq ans après la conclusion de cet accord qui se moquait de toutes les lois, la tribu Sauk reçut l'ordre péremptoire de quitter son territoire pour aller chercher une nouvelle patrie au-delà du Mississippi.

Lorsqu'en 1832 un millier d'hommes, femmes et enfants du peuple Sauk, sous la conduite d'Aigle Noir, tentèrent de revenir sur leur terre d'origine, le gouvernement mobilisa la milice. Presque tous les Indiens, femmes et enfants compris, périrent dans le massacre de « Bad Axe ».

Le massacre marqua la « mise en exploitation » d'un nouveau territoire par les colons blancs...

Les émigrés suisses de ces régions frontalières adoptèrent souvent avec une unanimité surprenante l'idéologie de l'expansion blanche. « Le pire qui puisse nous arriver », dit le médecin Kaspar Köpfl, de Sursee, qui s'établit en 1831 à l'est de Saint Louis, « est d'avoir à lutter contre les Indiens. Mais nous disposons en général d'un nombre suffisant de volontaires, car la paie est bonne. Ces barbares ont l'habitude de pénétrer dans nos régions au temps de la moisson, pour piller. Mais ils ne se risquent jamais à affronter un ennemi, ce qui fait qu'on est obligé de les chasser comme les loups dissimulés dans les fourrés. »

Un autre Suisse raconte: « Il y avait un village indien sur les terres revendiquées par nous. Comme nous ne labourâmes pas au début les terres sur lesquelles ils habitaient, il n'y eut pas de difficultés. Mais, en temps voulu, les hommes de la communauté marchèrent sur eux et leur ordonnèrent de quitter les lieux. Ils ne le firent qu'après avoir longuement hésité. »

En 1736, l'épouse d'un émigré suisse de Pennsylvanie décrivait les Indiens comme suit: « Les païens habitent ici parmi nous. Ce sont des êtres affreux, bruns et sans foi. Ils se massacrent mutuellement comme des chiens, se promènent tout nus, se barbouillent de couleur rouge, verte et jaune, portent des anneaux dans le nez et les oreilles. Je les crains fort. »

La semaine prochaine:

Johann August Sutter: Du commerçant en faillite au héros de la Californie

Sutter, le roi de la "Nouvelle Helvétie"

PAR PETER BALSIGER

En juin 1834, la draperie de Johann August Sutter, de Burgdorf, Schriedengasse 11, est déclarée en faillite. Le propriétaire s'est enfui. On dit qu'il aurait l'intention d'émigrer en Amérique.

La faillite étant sans doute frauduleuse, le propriétaire est inscrit au Registre général des signalements : « Le fugitif Sutter doit être arrêté et enfermé en lieu sûr. »

Quelques semaines plus tard, l'épouse de Sutter, Anna, reçoit une lettre de son mari du Havre, qui lui annonce laconiquement qu'il quitte famille et pays pour tenter sa chance en Amérique, sans intention de jamais retourner dans sa patrie.

Ce mercier en faillite devait devenir plus tard l'une des figures les plus pittoresques de l'Histoire américaine, l'émigré suisse le plus connu, héros d'innombrables romans et pièces de théâtre : le général Johann August Sutter (1803-1880), menteur, charmeur et buveur, éternel banqueroutier. Mais en même temps aventurier héroïque et guerrier courageux.

Sutter avait débarqué au Nouveau Monde en juillet 1834. Pour ses débuts, il se nomma incontinent « capitaine de la Garde suisse » à la solde du roi de France, bien que n'ayant jamais porté l'uniforme, et s'intitula désormais John A. Sutter.

Ayant renoncé à son intention première, qui était de cultiver la terre, il s'établit comme mercier à Saint Louis, se couvrit à nouveau de dettes et n'eut que le temps de s'enfuir en Californie.

La ville de Monterey, alors capitale de la Californie, comptait en tout et pour tout une douzaine de cabanes en torchis.

Tout l'arrière-pays, les vallées des fleuves San Joaquin et Sacramento, les terrains de chasse des Indiens (dont le nombre était estimé à 50 000) – région dans laquelle les Blancs n'osaient guère s'aventurer – était totalement inexploité.

Sutter se présenta devant le gouverneur mexicain et fit sur lui une telle impression que ce fonctionnaire offrit au « capitaine de la Garde suisse » de coloniser toute la région à l'est du fleuve Sacramento. Accompagné d'une poignée d'hommes et d'un bouledogue, Sutter, dont l'assurance avait grandi jusqu'à l'euphorie, s'élança dans l'inconnu. Il remonte le cours du fleuve, bâtit sur l'une des rives deux huttes en branchages, les transforme en ferme, laboure la terre, sème du blé et du maïs. Il baptise le tout « Nouvelle Helvétie », poussé peut-être par un sentiment de culpabilité envers sa patrie. En août 1840, le gouverneur mexicain remet à Sutter l'acte de citoyenneté. Il l'autorise à « appliquer toutes les lois du pays, en tant que représentant de l'autorité suprême, dans l'établissement de la « Nouvelle Helvétie ».

Mais ce n'était pas pour rien. En contrepartie, Sutter devait « défendre la région contre les larcins des aventuriers venus des Etats-Unis et les incursions des tribus indiennes ». Le mercier en faillite de Burgdorf, qui se nomma dès lors



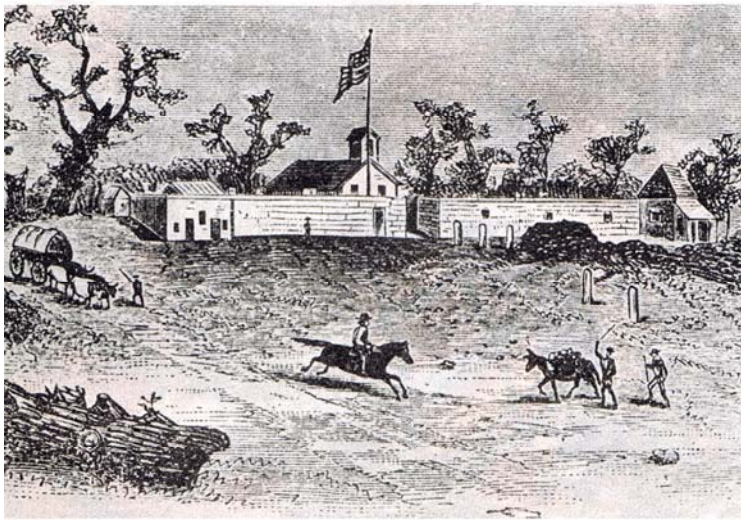
Le général du Far West

Johann August Sutter: menteur, charmeur, ivrogne invétéré, aventurier toujours en faillite... Et pourtant, c'est lui qu'on a appelé, au terme d'une vie fascinante et pleine de drames, le roi incontesté de la Californie

Les Suisses en Amérique (4)



Sutter, qui commença sa carrière aux USA avec le titre usurpé de « capitaine de la Garde suisse », parvint finalement quand même à la gloire militaire, puisqu'il fut nommé général en chef de la milice californienne (à gauche). Le célèbre peintre suisse Frank Buchser, après son voyage en Amérique, fit un portrait de Sutter (en haut). En bas, le fort mal famé « La Nouvelle Helvétie », fondé par Sutter et qui fut, en son temps, avec ses bordels et ses « saloons », le véritable repaire des chercheurs d'or de l'époque



Don Juan Augusto Sutter, fit prospérer la « Nouvelle Helvétie » : la ferme se développa merveilleusement et produisit de belles récoltes. Ce succès s'explique en bonne partie par le fait que Sutter faisait travailler aux champs, pratiquement à l'œil, des Indiens « pacifiés » (toute opposition était punie par l'exécution immédiate du récalcitrant). Sutter payait les Indiens en leur faisant percer un trou dans une plaque de tôle pour chaque journée de travail accomplie. Lorsqu'ils totalisaient un nombre suffisant de trous, ils recevaient un vêtement. Leurs repas étaient servis dans des mangeoires à bétail. Ils consistaient principalement en une bouillie indéfinissable, essentiellement composée de son tiré des champs de Sutter.

Lorsqu'en 1841, Don Juan Augusto Sutter fut déclaré par le gouverneur propriétaire légal de 197 km² de bonnes terres de culture, il décida d'ériger en forteresse la « Nouvelle Helvétie » : on bâtit des murs d'enceinte pourvus de tours, dans la cour intérieure, des quartiers pour les troupes de Sutter, composées en majorité d'Indiens. Sutter avait atteint son but : il était grand propriétaire, commandant en chef d'une petite armée personnelle, juge, patriarce. Mais il visait plus haut encore. Une fois de plus, sa légèreté en affaires lui fut fatale : il acheta pour 30 000 dollars les possessions russes de « Fort Ross » et « Bodega », opération dans laquelle il se fit lourdement avoir. En premier lieu, ces possessions n'étaient pas rentables. En second lieu, leur prix de vente était fortement exagéré. Enfin, pour se procurer la somme nécessaire à l'achat, il fut obligé d'hypothéquer sa florissante « Nouvelle Helvétie » avec tout l'inventaire.

La fatalité suivit son cours sans désespérer : il y eut une série de mauvaises récoltes, Sutter, à qui le succès avait fait perdre la tête, était

SUITE AU VERSO

"La Nouvelle Helvétie",

SUITE

devenu plus en plus dépensier. En 1845, Sutter se fait entraîner par le gouverneur mexicain dans une guerre d'opérette contre les Californiens révoltés (à l'époque, la Californie était encore une possession mexicaine). Le Jour de l'An, Sutter - maintenant véritable capitaine nommé par les Mexicains - dit adieu à sa compagne indienne et part à la rencontre de l'ennemi avec son armée composée d'une centaine d'Indiens et d'un canon. Malheureusement, la plupart des Indiens désertent avant qu'un seul coup ne soit tiré. Pour corser la comédie, on finit par jouer la victoire au poker, après s'être copieusement enivré avec l'ennemi, qui compte parmi ses troupes un grand nombre de bons vieux compagnons de Sutter. La chance veut que

Sutter soit totalement vaincu. A son retour en « Nouvelle Helvétie », Sutter trouve le fort et les fermes des paysans retournés à l'état sauvage. En outre, ses dettes se montent maintenant à 80 000 dollars. Le réveil est brutal pour Sutter. Mais il se ressaisit, prend des mesures d'économie et fait venir en « Nouvelle Helvétie » des gens qualifiés, dont de nombreux Suisses. La situation ne tarde pas à s'améliorer.

En mai 1847, la guerre éclate entre les Etats-Unis et le Mexique. Don Juan Augusto suit le vent de l'Histoire, hisse la bannière étoilée au sommet du « Fort Nouvelle Helvétie » et, lui qui est toujours citoyen mexicain, avec le rang de capitaine

mexicain, demande aux Américains de le libérer du joug mexicain.

La reconnaissance des Américains est plutôt maigre : il est rétrogradé au rang de lieutenant des Dragons US (la solde n'est que de 50 dollars par mois).

Le 28 janvier 1848 se produit un événement qui devait marquer un tournant décisif dans la destinée de Sutter : le charpentier Wilson James Marshall, un employé de Sutter, a trouvé de l'or en creusant un canal. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. La ruée vers l'or ne tarde pas à tout submerger.

D'innombrables aventuriers et de gens qui espèrent faire rapidement fortune se précipitent pour s'établir en « Nouvelle Helvétie ». Les premières richesses sont ex-

traites des terrains pierreux de la sierra californienne. Le fort se transforme bientôt en foire. Sutter encaisse des sommes astronomiques pour le vivre et le logement. Dans les bistrotts, l'aguardiente coule à flots. Les premières femmes de mœurs légères font leur apparition, attirées par la renommée de vie facile et de joyeuse aventure de « Fort Nouvelle Helvétie », où des fortunes en or changent de main en une nuit, la plupart du temps de façon illégale, et où la justice et ses serviteurs sont loin. Le fort devient ainsi un repaire de brigands où règne le droit du plus fort. Les tripots, les cabarets obscurs poussent à côté des bordels. Sutter trône sur toutes ces excroissances de la fièvre de l'or, s'adonne lui-même à l'eau-de-vie et continue à se

Dans les bordels et les "saloons" du Fort de Sutter, se volatilisait la fortune toute neuve des chercheurs d'or

laisser entraîner dans des affaires louches.

En août 1848, le fils de Sutter, qui s'appelle également Johann August, arrive en Californie. Son père veut en faire son successeur.

Sutter junior constata à son arrivée au fort qu'il ne se passait guère de jour où son père, ses associés, les Indiens, etc. ne se livraient à la plus dégoûtante des beuveries ».

Sutter junior mit énergiquement fin à ces agissements, vendit le fort pour 40 000 dollars et fonda la ville de Sacramento, qui prit bientôt un essor remarquable. Il fut rapidement en mesure de rembourser les dettes de son père.

Quant à Sutter senior, dont la vie avait ressemblé à une lé-



Un des innombrables chercheurs d'or qui, revolver à la ceinture, s'efforçaient de découvrir le précieux métal

gende, il se retira de mauvaise grâce, se sentant trahi par son fils. Il fit venir de Burgdorf en Amérique la femme et les enfants qu'il avait honteusement abandonnés quinze ans auparavant, et se retira dans une propriété à la campagne, où il installa une ferme modèle. Un petit moment de bonheur pour lui : Sutter est nommé général de la milice californienne et couvert de décorations.

En 1850, la Californie se joint officiellement aux Etats-Unis d'Amérique. Une loi promulguée par le Congrès US oblige tous ceux qui avaient reçu des terres en Californie du temps des Mexicains à justifier cette donation devant un tribunal. Sutter engage 100 000 dollars dans ce procès, sans toutefois réussir à légaliser ses propriétés terrien-

nes de Californie. En 1858, le Tribunal fédéral, instance suprême, décide qu'une grande partie des terres revendiquées par Sutter ne lui avaient jamais appartenu. Il doit se contenter d'une rente de 250 dollars par mois.

Mais il ne renonce pas et continue à lutter. Ayant tout perdu, il se rend à Washington, dépose une pétition au Congrès, priant qu'on lui fasse justice. Encore et toujours éconduit, il finit par mourir le 18 juin 1880 dans une chambre d'hôtel à Washington.

La semaine prochaine :

C'est un Suisse qui commanda pendant la guerre civile le camp de la mort d'Andersonville, de sinistre réputation

"Remember Andersonville" hurlaient les gens devant l'échafaud

PAR PETER BALSIGER

Heinrich Wirz, escroc, handicapé physique, naguère clerc d'église au Fraumünster de Zurich et condamné pour fraude, fut exécuté comme criminel de guerre le 10 novembre 1865, dans la cour de la Prison d'Old Capitol de Washington. En tant que capitaine dans les troupes confédérées, il avait commandé le camp de la mort d'Andersonville pendant la guerre de Sécession.

Pour l'Amérique, Andersonville était devenu à l'époque le symbole de la bestialité humaine, comme devaient l'être plus tard les camps d'extermination du Troisième Reich. Environ 30 000 prisonniers de guerre des Etats rebelles du Sud étaient parqués dans ce camp. Ils vivaient sur le sol nu, comme des bêtes, sans aucune protection contre le froid et l'humidité. Durant la seule année où le commandant de camp Wirz fut maître d'Andersonville, 12 000 soldats y moururent, dont 3 000 au cours du mois d'août 1864, ce qui représente une moyenne journalière d'environ 100 morts. Entre les mois de mars et d'août 1864, pas moins de 42 686 malades durent être traités à l'hôpital de campagne, désespérément surchargé et pratiquement dépourvu de médicaments.

Lorsqu'au terme de son procès – premier grand procès d'un criminel de guerre de l'Histoire contemporaine –, Wirz grimpa les degrés de l'échafaud dressé dans la cour de la prison, d'anciens détenus qui se trouvaient parmi les spectateurs, crièrent : « Wirz, remember Andersonville. » (« Wirz, souviens-toi d'Andersonville »). Hartmann Heinrich Wirz, fils de tailleur, né à Zurich en 1823, reçut d'abord une formation commerciale et entra comme assistant, à l'âge de 22 ans, au Zürcher Kaufhaus. La même année, il épousait Emilie Oswald, qui lui donna deux enfants. Il travaillait, en outre, comme clerc d'église au

Fraumünster. Deux ans plus tard, Wirz fut arrêté pour détournement de fonds. Condamné à quatre ans de prison, il fut libéré avant terme en 1848 pour raisons de santé et interdit de séjour dans le canton de Zurich. Un an après, il quittait sa femme (qui obtint plus tard le divorce) et s'embarquait pour l'Amérique.

Arrivé là-bas, il commença par travailler dans une fabrique de tissage, fut ensuite l'assistant de deux médecins et, s'étant promu docteur en médecine, finit par ouvrir son propre « cabinet ». Craignant d'être démasqué, il ne tarda pas à quitter les lieux, pour se retrouver finalement sur une plantation de La Louisiane, où il prodiguait aux esclaves des soins médicaux « éclairés ».

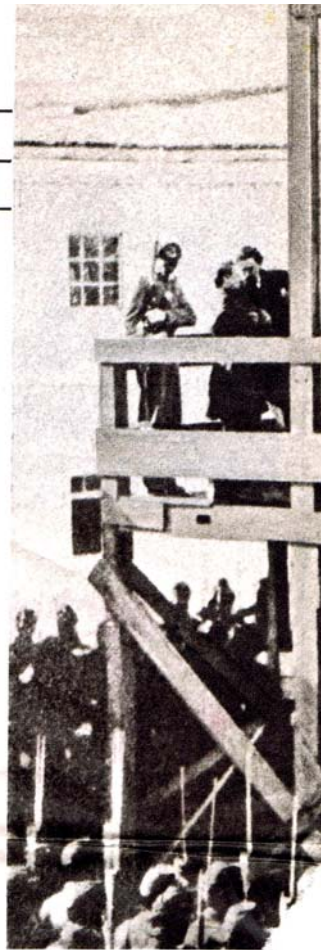
Puis éclata la guerre civile. Wirz s'engagea comme volontaire au 4^e régiment d'infanterie de La Louisiane, fut rapidement élevé au grade de sergent et fut si grièvement blessé à la bataille de Seven Pines, en 1862, qu'il ne pouvait plus être question pour lui de service actif.

Semi-invalides (il ne pouvait plus guère se servir de son bras droit), Wirz fut nommé capitaine et inspecteur des camps de prisonniers de guerre. Deux ans après, il reçut la nomination de commandant du camp d'Andersonville, près de Fort Sumter en Georgie, installé depuis deux ans déjà, et que Wirz commanda jusqu'à la fin de la guerre. Le camp, destiné à l'origine à servir de lieu de transit pour environ 10 000 prisonniers, était un enclos entouré d'une palissade de bois vert. Les postes de garde, formés d'une

compagnie de vétérans et de jeunes garçons, étaient installés sur des tours de bois. A l'intérieur de l'enclos, une « ligne de mort » marquée par un muret, indiquait la limite de liberté de mouvement des prisonniers. Quiconque franchissait cette frontière, même par inadvertance, était aussitôt abattu sans sommation par les gardes, trop heureux d'expédier dans l'autre monde un de ces « damnés Yankees » (« Yankee » était alors le surnom donné aux Nordistes).

On n'avait prévu aucun abri pour les prisonniers. Ils étaient obligés de construire eux-mêmes, sans outils, de leurs mains nues, des huttes de terre. Les conditions d'hygiène étaient inimaginables : au milieu du camp se trouvait une fosse qui fournissait l'eau potable et servait en même temps de lieux d'aisances aux prisonniers. Inutile de préciser que l'eau potable était polluée en permanence !

La maladie et les épidémies



Un Suisse dir le camp de la

L'escroc zurichois Heinrich Wirz, après avoir émigré aux USA, devint pendant la guerre de Sécession le commandant du camp d'Andersonville, dont les horreurs évoquent celles du Troisième Reich



Dans la cour de la prison à Washington, sur l'échafaud où Heinrich Wirz va être pendu, le major Russell lit la sentence de mort avant l'exécution du condamné, « misérable pion sur l'échiquier de l'Histoire »

geait mort

nels, soit en profitant la nuit de l'inattention du poste de garde pour escalader la « ligne de mort » et la palissade. Le commandant Wirz faisait donner la chasse aux fugitifs avec des limiers. Rares furent ceux qui réussirent leur évation. Quant au percement des tunnels, ils étaient souvent dénoncés par les camarades de détention qui espéraient obtenir par ce moyen une ration de nourriture supplémentaire.

Les évadés étaient tous amenés devant le commandant du camp, qui piquait des colères



Dans le camp, les conditions d'hygiène étaient inimaginables. Les prisonniers ne tardaient pas à se transformer en squelettes errants. Le plus souvent on leur retirait leur uniforme et leurs chaussures

Les Suisses en Amérique (4)

folles, menaçait les malheureux de son revolver, les rossait et, selon des rumeurs d'ailleurs jamais confirmées, les torturait à mort.

Après l'effondrement militaire des Etats du Sud, Wirz fut arrêté en avril 1865 à Andersonville et emmené pour être jugé à Washington. Le transfert se fit par la route. Malgré l'escorte armée, d'anciens détenus d'Andersonville, qui avaient reconnu Wirz, tentèrent de le tuer en chemin.

A Washington, où devait avoir lieu le procès, l'agitation était à son comble. Le président Lincoln venait d'être assassiné. Les Etats nordiques victorieux attribuaient cet événement à une action de représailles des Confédérés vaincus. On criait vengeance. Plusieurs semaines avant l'ouverture du procès de Wirz, la presse avait lancé une campagne enragée contre « le meurtrier de masse d'Andersonville ». Le New York Times du 14 juillet 1865 écrivait : « Maintenant qu'on a réglé son compte au meurtrier du président, le gouvernement se tournera vers la brute qui a torturé à mort des milliers de soldats de l'Union. Il faut exiger l'expiation du crime le plus atroce du siècle. »

Le fait d'être un étranger lui était particulièrement défavorable.

L'accent suisse allemand, souligné par un défaut de langage, qui perçait toujours dans son anglais, l'avait déjà rendu haïssable aux occupants du camp. En outre, la haine de l'étranger avait atteint son point culminant en Amérique au milieu du XIXe siècle. Un journal de New York notait avec satisfaction pendant le procès : « Il n'est pas Américain, Dieu soit loué ! »

Le procès débuta le 21 août 1865, au Capitole de Washington. Wirz, gravement atteint dans sa santé, assista aux débats du tribunal couché dans un lit. Le procureur, un colonel ambitieux de 27 ans, usa dès le début de procédés discutables.

SUITE AU VERSO

Condamnation à mort unanime

SUITE

Mais les dépositions d'anciens détenus donnaient une image bouleversante des conditions régnant à Andersonville, tandis que les journaux publiaient tous les jours des rapports terrifiants sur le camp de la mort, en demandant en même temps la peine capitale pour Wirz.

Le 6 novembre, le tribunal entra en délibération : Wirz fut déclaré coupable. La condamnation à mort fut unanime. Le président Johnson, qui devait ratifier le jugement, retarda sa signature. Sans doute parce que l'état de santé de Wirz déclinait rapidement. Dans une lettre au président, Wirz le pria alors de hâter sa décision :

« Les souffrances de la mort sont de courte durée », disait-il, « c'est pourquoi je vous supplie de rendre votre jugement sans tarder. Donnez-moi la mort ou la liberté. Je ne crains pas la première. Je vous implore pour la seconde. »

Wirz fut exécuté le 10 novembre.

L'historien Rolf Kieser écrit à son sujet :

« Telle fut la fin d'Henry Wirz, qui, bien que toujours empêtré dans l'illégalité, était trop insignifiant pour jouer le rôle d'un grand scélérat. Les traits de caractère qui le conduisirent à sa perte furent la vanité, et cette tendance à l'imposture qui le poussèrent à commettre une indécatesse dans son pays, à se faire passer pour médecin en Amérique et, le sort l'ayant élevé aux honneurs par un heureux hasard, à laisser libre cours à son arrogance et à sa vanité – tout en n'étant pas très sûr de lui – en s'arrogeant le droit de vie et de mort sur les prisonniers d'Andersonville. Il ne fut que l'un des misérables pions sur l'échiquier de l'Histoire, manœuvré un instant par les détenteurs du pouvoir, pour être rejeté ensuite lorsqu'il fut devenu inutile. »

La semaine prochaine :

L.-J. Chevrolet, le pionnier de l'industrie automobile meurt dans la misère